

Pierre Saint-Amand

Paresse de Joubert

Joseph Joubert, on le sait, n'écrira jamais de livre. Maurice Blanchot, qui lui consacre dans *Le Livre à venir* des pages admirables, revient sur l'énigme de cet écrivain qui côtoie, observe-t-il, des « *littérateurs d'abondance* », écrit en permanence, mais ne publie rien. Il pose alors la question : « *Pourquoi Joubert n'écrit-il pas de livres ?* », lui qui pourtant, dans les termes encore de Blanchot, a reçu « *le don du siècle* », tous les talents de l'expression.¹ Les *Carnets*, journal intime de Joubert, en réalité des liasses de feuilles volantes laissées par lui, réunissent ses nombreuses pensées; elles sont datées de 1774 à 1824, l'année de sa mort.

L'éditeur des *Carnets*, André Beaunier, mentionne sa paresse, celle qu'il montrait pour écrire, malgré le travail continu de l'esprit. Une pensée vient comme justifier cette condition particulière : « *Si l'oisiveté est nécessaire aux esprits aussi bien que le travail* »². Joubert distingue lui-même des classes de paresseux, des variétés d'oisiveté : « *Il y a des têtes paresseuses et il y a des corps paresseux, des nonchaloirs et des lenteurs de mouvement, des incapacités de soin, de souci, d'attention, de cure et des manques d'activité.* »³. Beaunier évoque aussi cet écrivain casanier, qui s'emmitoufle. Ayant peur du froid, il se couvre d'une série de bonnets. Il laisse ce portrait de l'écrivain pantouflard : « *il a encore, à la nuque et sur les épaules, un gros cache-nez de laine qui retombe en torsade et couvre son étroite poitrine. Pauvre de cheveux, il arborait, à la seule pensée d'un rhume, un luxe de bonnets.... Il veillait à ses dehors et ne choisissait pas avec plus de frivolité le nankin brun de ses redingotes que ses houppelandes, bas de laine, pantoufles et manches ouatées.* »⁴

Vieillissant, Joubert passe tout simplement ses journées dans son lit, assurant précieusement son « *repos* », coiffé de son éternel bonnet. Beaunier cite une des amies de l'écrivain, Mme de Chastenay, qui lui rend visite pour le trouver « *établi dans son lit à peu près comme une femme en couches* » avec « *un grand bonnet de coton* »⁵. Le lit d'ailleurs n'est pas incompatible pour l'écrivain à l'éclosion créatrice. La pensée aime l'horizontalité douillette : « *De la chaleur du lit pendant le jour. Des fermentations qu'elle excite (dans l'esprit) et de ce qu'elle fait éclore* »⁶. Joubert dit lui-même avoir « *l'esprit et le caractère frileux : la température de l'indulgence la plus douce m'est nécessaire* »⁷. Dans une lettre à Louise Angélique de Vintimille, il mentionne sa paresse « *devenue incurable à force d'être invétérée* »⁸. Cette paresse n'est pourtant d'aucun combat. Elle n'entre dans aucun projet éthique. À cet égard, elle diffère de celle de Rousseau que Joubert juge avec sévérité : « *La vie sans actions, toute en affections et en*

¹ Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p. 79-80.

² Joubert, *Carnets*, I et II, Paris, Gallimard, 1938, p. 699.

³ *Carnets*, I, *op. cit.*, p. 135.

⁴ *Carnets*, I, Préface, p. 8.

⁵ Joubert, *Lettres à Mme de Vintimille*, Paris, Devambez, 1921, Préface, p. XLIII.

⁶ *Carnets*, II, p. 618.

⁷ *Carnets*, I, p. 343.

⁸ Joubert, *Lettres à Pauline de Beaumont et Louise Angélique de Vintimille*, Paris Calligrammes, 1984, p. 116.

pensées demi-sensuelles ; fainéantise à prétentions, voluptueuse lâcheté, inutile et paresseuse activité qui engraisse l'âme sans la rendre meilleure »⁹. La paresse de Joubert est pour tout dire ontologique ; il s'agit d'une incapacité de parvenir à l'ouvrage, d'un désœuvrement dès le commencement : il est, note-t-il succinctement « *incapable de travail* »¹⁰. Se dessine dans son cas un *otium* proprement négatif, sans la volonté. Joubert est tout simplement l'artiste de l'inachèvement : esquisses d'un *Éloge de Cook*, préparations de livres, une *Histoire impartiale de la France*. Autant de volumes qui ne parviendront jamais à maturité. Blanchot résume succinctement ce destin particulier : « *auteur sans livre et écrivain sans écrit* »¹¹. À la fin, son œuvre tend à ce « *livre blanc* » par rapport auquel il angoissait, beau livre impossible qui aurait été accompli dans la peine. Mais, accepte l'écrivain : « *Mon esprit n'est point mon maître, et je ne suis pas mon maître non plus : il est absent et je ne sais que vous dire* »¹².

Blanchot a eu raison de trouver en lui l'écrivain par excellence du livre à venir. Il évoque ce livre à la fois mythique, dissimulé et secret, projet à la fois impossible à commencer et à achever, sans terme exactement – voué à la disparition, à l'origine. La publication a été pour Joubert constamment remise à une autre fois. Pour Blanchot, le cas de Joubert offre ce dépassement gracieux de la nécessité de l'ouvrage, du travail ordinaire, pour l'exigence impossible, la recherche essentielle de l'art. Son autobiographie commence avec une phrase qui traduit merveilleusement le contexte de cette improduction : « *Longtemps, j'ai supporté les tourments d'une fécondité qui ne peut pas se faire jour* »¹³. Et Blanchot insiste pour lire Joubert, à contre-courant de la réception qui fait de lui un moraliste déployant sa sentence pour l'éternité, comme un écrivain de l'éphémère et du journalier. C'est là que pour Blanchot réside son énigmatique modernité : « *Ce qu'il a écrit, il l'a écrit presque chaque jour, en le datant et sans lui donner pour lui-même d'autre perspective que le mouvement des jours qui le lui avait apporté* »¹⁴. C'est l'idée que reprendra Pierre Pachet, à propos des *Carnets*, attachant à ces pensées leur sens événementiel, la successivité dans laquelle elles s'inscrivent.¹⁵ Mais Blanchot, lui, enlevant ces pages à leur épiphanie ordinaire, nuance aussitôt : « *son Journal, s'il est encore posé sur les jours, n'en est pas le reflet, est tendu vers autre chose qu'eux* »¹⁶.

Entrons donc dans ces *Carnets*, le recueil de ces pensées journalières, ces instantanés de l'esprit. L'œuvre de Joubert est hantée par l'inachèvement. Il écrira : « *Achever ! Quel mot. On n'achève pas quand on cesse et qu'on déclare fini* »¹⁷. Une première expérience d'œuvre n'aboutit pas. Pour ce projet, soufflé par Diderot et intitulé *La Bienveillance universelle*, Joubert convient que « *la matière manqua* ». « *Le fonds manqua* »¹⁸ : ce constat deviendra l'épreuve répétée de la tentative joubertienne. Par ailleurs, il déteste le plan détaillé, nuisible au plaisir de l'écrivain. Le plan sert surtout les livres écrits de manière mécanique, ceux qui sont construits dans la prévision. L'inachèvement se retrouve non seulement du côté de l'aléatoire, du neuf, mais il laisse primer le plaisir de

⁹ *Carnets*, II, p. 716.

¹⁰ *Carnets*, II, p. 628.

¹¹ Blanchot, *op. cit.*, p. 82.

¹² *Carnets*, I, p. 371.

¹³ *Carnets*, II, p. 539.

¹⁴ Blanchot, *op. cit.*, p. 77.

¹⁵ P. Pachet, *Les Baromètres de l'âme*, Paris, Hachette Littératures, 2001, p. 81.

¹⁶ Blanchot, *op. cit.*, p. 80.

¹⁷ *Carnets*, II, p. 647.

¹⁸ *Carnets*, I, p. 433.

l'artiste : « *Faire d'avance un plan exact et détaillé, c'est ôter à son esprit tous les plaisirs de la rencontre et de la nouveauté dans l'exécution de l'ouvrage. C'est se rendre à soi-même cette exécution insipide et par conséquent impossible dans les ouvrages qui défendent de l'enthousiasme et de l'imagination. Un pareil plan est lui-même un demi-ouvrage. Il faut le laisser imparfait si on veut se plaire. Il faut se dire qu'il ne doit pas être achevé.* »¹⁹

L'enchaînement répugne à Joubert. Quand il pense à la succession, il trouve comme modèle la musique : « *Il faut que les pensées s'entresuivent et se lient, comme les sons dans la musique – harmonie – et non comme les chaînons, comme des perles enfilées* »²⁰. Il s'éloigne de l'ordre, de la chaîne cartésienne. Si, commente-t-il, « *l'esprit aime l'ordre* »²¹, il veut néanmoins en concevoir un qui ne soit compromis par aucune contrainte, nulle rectitude inflexible : « *L'ordre littéraire et poétique tient à la succession naturelle et libre des mouvements* »²². Et d'ailleurs, esthétiquement, Joubert ne refuse pas un « *beau désordre* ». ²³ À l'alignement raide, Joubert préfère l'écoulement fluide, fluent. Il offre ce conseil stylistique, évoquant sans doute Montaigne, son modèle : « *Il faut qu'il ait [le langage] de la cadence, ou de l'émotion, de l'abandon, de l'épanchement, du coulant et du flot (du flottant) pour ainsi parler, comme en ont dans l'air les nuages. Ondulation, style ondoyant* »²⁴. Il le redira autrement : « *Parler par ondes, par nappes d'eau* »²⁵. Joubert proteste contre le style continu, contre la succession non interrompue, car « *Tout est jet, tout est coupure dans l'âme* »²⁶.

Une autre pensée de Joubert insiste sur le bénéfique de l'aléatoire, de l'imprévu : « *Mais comment chercher où il faut quand on ignore même ce qu'on cherche? et c'est ce qui arrive toujours quand on compose et quand on crée. Heureusement, en s'égarant ainsi, on fait plus d'une découverte, on a des rencontres heureuses et on est souvent dédommagé de ce qu'on cherche sans le trouver par ce qu'on trouve sans le chercher* »²⁷. Joubert est un penseur de la circonstance. Sa pensée est météorologique ; elle se livre aux éléments. On comprend qu'il refuse plan et méthode, la règle cartésienne. Descartes, d'ailleurs est « *trop mécanicien à son goût* »²⁸. Joubert dénonce volontiers la statique cartésienne, sa réduction géométrique « *par figure et par mouvement* », son fameux « *point fixe* » qui organise à la fois son espace et sa doctrine. Et il tranche : « *Adieu, Descartes !* »²⁹ Pensant à son univers-machine, il dénomme le philosophe « *le plus grand automatiste du monde* »³⁰. Il exprime comment la rationalité mathématicienne représente la réalité, par réduction des aspérités, idéalisation, aplanissement du réel : « *Dans les mathématiques, il ne s'agit que de demi-abstractions, car elles n'opèrent que sur des ombres de réalités : la ligne est l'ombre d'un fil ou d'un cheveu tendu, le point est l'ombre d'une pointe, le cercle est l'ombre d'un cerceau. De même donc qu'on détache des objets plans ces figures terminales pour les exposer*

¹⁹ Carnets, I, p. 170.

²⁰ Carnets, I, p. 320.

²¹ Carnets, II, p. 700.

²² Carnets, Ibid.

²³ Carnets, II, p. 785.

²⁴ Carnets, I, p. 152.

²⁵ Carnets, II, p. 541.

²⁶ Carnets, I, p. 463.

²⁷ Carnets, II, p. 648.

²⁸ Carnets, I, p. 316.

²⁹ Carnets, I, p. 314.

³⁰ Carnets, I, p. 316.

seules aux yeux, de même, par l'abstraction, on détache des réalités les qualités ou propriétés qui y sont mises en œuvre pour les exposer seules à l'esprit qui les considère »³¹. Joubert préfère le contexte incertain. Il évoque volontiers l'élément aérien, les vents. Il se plie face à la bourrasque : « *Quiconque vit dans des temps incertains a beau être ferme, invariable dans ses principes, il ne peut pas l'être dans toutes leurs applications ; ferme dans ses plans, dans sa marche, il ne pourra garder toujours ni les mêmes résolutions, ni les mêmes chemins. Il faut qu'il abandonne aux vents (cela veut dire aux circonstances) quelques parties de lui-même. Je le compare à ces gros arbres, à ces noyers dont les rameaux viennent et vont pendant l'orage, se ployant et se laissant fléchir en haut, en bas, à droite, à gauche, agités dans toutes leurs feuilles quoique leur tronc reste immobile. Il y a dans cette comparaison une image de moi qui me plaît, parce qu'elle excuse en me les expliquant des variations que je n'aime ni en moi ni dans les autres.* »³²

On comprend que l'écriture joubertienne ait trouvé dans la notation, le fragment, son genre de prédilection. Il écrit souverainement : « *Je suis, comme Montaigne, "impropre au discours continu"* »³³. Il est un praticien de la pensée brève. « *Le génie de la brièveté* »³⁴. La longue haleine ne sied pas en effet à Joubert. Il se désintéresse vite. Sa pratique suprême est celle du *griffonnage*. Revenant sur ses fameux carnets, il se trouve incapable de reprendre le travail. Il le délaisse aussitôt, emporté par l'ennui ou la fatigue. Il nous confie : « *Je viens de passer quinze jours à compulsor mes vieux papiers, enfermés dans des sachets qui avaient été cousus il y a douze ans. J'ai vu là des griffonnages que j'avais oubliés il y a plus de vingt ans. Tout cela m'a passablement dégoûté de moi-même, et je suis bien aise d'en être débarrassé. La fatigue de cette opération, s'étant jointe à beaucoup d'ennui, m'a véritablement accablé* »³⁵.

Dans les *Carnets*, on peut voir que Joubert n'a pas cessé de chercher le subtil, le détachement de la matière solide, de la pesanteur. Il est un spiritualiste strict, un entêté de l'esprit. Si Joubert cultive l'esprit, s'il se détache de la matière, son monde est le plus éloigné du solide. C'est un monde où les choses sont liquides. Mieux, la physique joubertienne progresse jusqu'à la matière gazeuse. Les choses baignent chez lui dans un état d'évaporation. Les éléments de prédilection de Joubert sont l'air et l'eau. Son monde est volatil, une agrégation de bulles, la concrétion éphémère du vaporeux. Le solide joubertien, quand on l'approche, n'est lui-même que de l'air : « *Ce globe est une goutte d'eau ; le monde est une goutte d'air. Le marbre est de l'air épaissi* »³⁶. Dans un autre fragment des *Carnets*, il décrit la terre en convoquant tous ses éléments corpusculaires, liquides. Elle est loin d'être un globe solide, mais plutôt un astre proprement aérien : « *La terre est un globe saupoudré d'un peu de poussière où coulent quelques lignes d'eau, et qui est suspendu dans les airs ainsi que tous les autres astres [...]* »³⁷. La matière joubertienne frôle en effet l'immatérialité (la fameuse « *apparence* » à propos de laquelle il obsède). Il expliquera cette liquéfaction des choses en insistant sur cette réalité de la matière, sa « *ténuité* » constitutive.³⁸ Puis réitère ailleurs: « *Le monde est*

³¹ *Carnets*, I, p. 242.

³² *Carnets*, II, p. 928.

³³ *Carnets*, II, p. 638.

³⁴ *Carnets*, I, p. 435.

³⁵ Lettre à Molé in Joubert, *Pensées*, éd. Rémy Tessonneau, Paris, José Corti, 1989, p. 36.

³⁶ *Carnets*, I, p. 468.

³⁷ *Carnets*, I, p. 149.

³⁸ *Carnets*, I, p. 235.

une goutte d'air »³⁹.

Joubert pense un univers anti-newtonien, plutôt chimique. Il s'éloigne radicalement de la mécanique classique déterministe, de la science enchaînée à la loi de gravitation. Une notation laisse voir qu'il perçoit l'univers de Newton comme celui de la compulsive mesure, de l'abstraction mathématique : « *Newton. Il fut doué de la facilité de savoir le combien en toutes choses* »⁴⁰. Il conteste l'universalité de son système et le compare à un comptable : « *Newton. Il n'est pas plus vrai qu'il a découvert le système du monde, qu'il est vrai que celui qui a mis au net les comptes de l'administration a découvert un système de gouvernement* »⁴¹. Et encore : « *Newton n'a inventé que les combien* »⁴². La loi gravitationnelle reçoit la même critique et Joubert propose volontiers une théorie alternative. Celle-ci perçoit un monde plus proche de la turbulence, du déplacement tourbillonnaire. Le monde observera-t-il est un « *tourbillon* »⁴³, un vortex qui donne le tournis. Il prévoit un autre mouvement cosmologique des corps : « *Ne dites-vous pas que la force de gravitation porte les corps de haut en bas ? – Oui. – Et que les corps pesants tombent en traçant une ligne droite ? – Il est vrai. – Eh bien, imaginez une autre force, soit simple soit composée, qui porte les corps à tourner et à tracer en tournant la figure d'un œuf ou d'un O. [...] Il y a dans la nature une force de tournoiement comme il y en a une de pesanteur* »⁴⁴. Il généralise ainsi cette force comme une loi physique incontournable : « *Le tournoiement : produit par la chute de l'air dans les moulins à vent ; par la chute de l'eau dans les moulins à eau ; par le souffle, en un mot, dans tous les cas, dans toutes les matières* »⁴⁵.

Joubert aime le désordre aléatoire du nuage. Michel Serres, s'exprimant sur le nuage comme le refoulé de l'histoire des sciences, parlera bien de cette exclusion : « *Dès que la physique moderne se forme par figures et mouvements, par expérimentations quantitatives et dominées en sous-systèmes clos, elle délaisse à des spécialités méprisées, à des métiers mineurs, des phénomènes qui résistent à son abstraction* »⁴⁶. Et qu'est le nuage, justement ? Quel est cet objet ? Pour le philosophe lucrétien, le nuage est premier, formé « *par des flux, flots de vapeurs, fleuves de vents. Réunion amorphe de certains courants émanés de la terre et des eaux* »⁴⁷. À part le nuage, il y a la même élection chez Joubert de ce que Serres appelle des « *concepts à multiplicités* »⁴⁸ : le feu et la flamme se retrouvent partout dans les *Carnets*.

Voici une physique corpusculaire qui conteste le solide, le plein, la concrétion épaisse. L'univers-bulle a horreur du dur : « *Oui, le monde est de gaze, et même d'une gaze claire. Newton a supputé que le diamant avait [...] de fois [sic] plus de vuides que de*

³⁹ *Carnets*, II, p. 730.

⁴⁰ *Carnets*, I, p. 307.

⁴¹ *Carnets*, I, p. 186.

⁴² *Carnets*, I, p. 313.

⁴³ *Carnets*, I, p. 143.

⁴⁴ *Carnets*, I, p. 193.

⁴⁵ *Carnets*, I, p. 239.

⁴⁶ Michel Serres, *La Naissance de la physique*, Paris, Minuit, 1977, p. 108. Mais à l'époque où écrit Joubert, Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829) s'intéresse exceptionnellement aux météores atmosphériques : vapeurs, nuages et vents. Il proposera une typologie des nuages. Voir ses travaux rassemblés dans les *Annuaires météorologiques*, 1800-1816, l'article « *Météorologie* » qu'il écrit pour le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, Paris, Déterville, 1818, vol. 20, p. 451-477. Consulter le site <http://www.lamarck.cnrs.fr>.

⁴⁷ Serres, *La Naissance de la physique*, op. cit., p. 109.

⁴⁸ Michel Serres, *Genèse*, Paris, 1982, p. 168.

pleins, et le diamant est le plus compacte des corps.»⁴⁹. Le diamant, la pierre supposément rigide par excellence, perd chez lui toute sa dureté, son prestige de solidité, il devient « un peu de boue lumineuse ? »⁵⁰ Ou mieux, et ici, rejetant encore l'univers du pesant et du grave : « Avec ses gravitations, ses impénétrabilités, ses attractions, ses impulsions, et toutes ces forces aveugles dont les savants font tant de bruit, [...] qu'est-ce que toute la matière, qu'un grain de métal évidé, un grain de verre rendu creux, une bulle d'eau bien soufflée où le clair-obscur fait son jeu; une ombre enfin où rien ne pèse que sur soi, n'est impénétrable que [pour] soi »⁵¹. Joubert réitère, insistant sur sa vision d'un monde poreux, d'objets creux : « Le monde entier n'est qu'une gaze. Le fer par sa porosité n'est lui-même que du crêpon »⁵². « Tout est creux; et les éléments eux-mêmes sont creux »⁵³. Joubert est le physicien de l'intermittence. Il voit le monde fluctuant entre vide et plein. Il étouffe donc devant le plein cartésien : « Tout est tellement plein dans ce système que la pensée même ne peut s'y faire jour et place. On est toujours tenté de crier comme au parterre : de l'air, de l'air ; du vide ! »⁵⁴ D'ailleurs Joubert ne croit pas au tout-plein. Il le fissure par des intervalles. Le plein est une abstraction. Joubert le fait voir autrement, plutôt comme un espace troué, fissuré, sporadique : « Le plein n'est qu'une grosse éponge. Si on le pressait, si on en faisait sortir le vide, il ne remplirait pas la main. Le fluide est une vapeur qu'on réduirait en une goutte ; un nuage, un ouvrage à mailles est une image du plein »⁵⁵.

L'espace joubertien est donc un haillon et quand il rêve son œuvre, c'est la même idée qu'il poursuit de ce tableau aéré, étoilé d'intervalles, délié : « Je voudrais que les pensées se succédassent dans un livre comme les astres dans le ciel, avec ordre, avec harmonie, mais à l'aise et à intervalles, sans se toucher, sans se confondre [...] Oui, je voudrais qu'elles roulissent sans s'accrocher et se tenir, en sorte que chacune d'elles pût subsister indépendante »⁵⁶. L'idée joubertienne est conçue dans cet élément aérien, surtout son épiphanie : « [...] nos idées les plus subtiles se forment par évaporation [...] »⁵⁷. L'état fractal de son œuvre, telle qu'il nous l'a laissée, papiers, pensées, liasses et feuillets, correspond entièrement à sa théorie, graphie lacunaire et intermittente, placée au pas du temps sans retour.

Pierre Saint-Amand enseigne au Département des études françaises de l'Université de Brown, Providence (États-Unis) depuis 1986. Il est spécialiste du siècle des Lumières.

⁴⁹ *Carnets*, I, p. 466.

⁵⁰ *Carnets*, I, p. 161.

⁵¹ *Carnets*, II, p. 906.

⁵² *Carnets*, I, p. 162.

⁵³ *Carnets*, I, p. 146.

⁵⁴ *Carnets*, I, p. 241.

⁵⁵ *Carnets*, I, pp. 232-33.

⁵⁶ *Carnets*, I, p. 263. Pour une étude de la phénoménologie de l'espace chez Joubert privilégiant le vide, le creux, le poreux, voir l'analyse philosophique de Jean-Louis Chrétien dans « *Joseph Joubert: une philosophie à l'état naissant* », *Revue de métaphysique et de morale*, 84.4, 1979, p. 476-492.

⁵⁷ *Carnets*, I, p. 272.